

**La parole est une terre grasse**  
Rencontre avec Brigitte Haentjens, Sébastien Ricard et  
Pierre-Laval Pineault

Pierre Lefebvre

Volume 53, Number 4 (296), June 2012

Nous ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lefebvre, P. (2012). La parole est une terre grasse : rencontre avec Brigitte Haentjens, Sébastien Ricard et Pierre-Laval Pineault. *Liberté*, 53(4), 8–16.

NOUS?  
**PIERRE LEFEBVRE**

---

# LA PAROLE EST UNE TERRE GRASSE

**Rencontre avec Brigitte Haentjens,  
Sébastien Ricard et Pierre-Laval Pineault**

**Liberté** — Commençons par le commencement : de quelle manière ce projet a-t-il vu le jour ?

**Sébastien Ricard** — Après *Le Moulin à paroles*, on a eu envie de poursuivre cette expérience de prise de parole d'une façon ou d'une autre. Cette grande lecture publique des textes importants qui ont jalonné notre histoire nous avait beaucoup stimulés et nous cherchions à aller plus loin. Que pouvions-nous faire, maintenant, à partir de ce que tous ces textes nous avaient rappelé, ou révélé, sur le Québec ? Il y a donc eu toutes sortes de tentatives, comme une vigile, qui s'est tenue pendant un an, chaque dimanche, au Champ-de-Mars, derrière l'hôtel de ville de Montréal. Il y a eu aussi un projet de capsules vidéo, *Cent concepts pour faire du Québec un meilleur monde*, qui sera bientôt sur YouTube. Mais tout ça ne nous satisfaisait pas entièrement et à force de discuter, d'échanger, de s'engueuler, même, l'idée d'organiser, de nouveau, un événement centré sur une multitude de prises de parole a fini par s'imposer.

**Pierre-Laval Pineault** — Ce qu'il y avait de magnifique avec *Le Moulin à paroles*, c'est qu'en le préparant, on avait un peu le sentiment d'être des archéologues, en ce sens qu'au cours de nos recherches, on voyait constamment apparaître des textes au propos plus ou moins oublié. C'était comme si on les avait sortis de leurs caveaux, «démomifiés», même, pour les ramener à la vie... Avec *Nous?*, au lieu de nous tourner vers le passé, nous avons voulu faire affaire avec le présent. Nous avons donc demandé aux participants d'écrire un texte, ancré dans «l'ici et maintenant», spécifiquement pour l'occasion.

**Liberté** — Et comment la thématique de la démocratie au Québec a-t-elle été choisie?

**S. R.** — Je ne sais pas ce qui en est pour les autres, mais un des moments décisifs, pour ma part, a été la découverte du *Canadien français et son double* de Jean Bouthillette. Brigitte nous avait proposé ce livre pour *Le Moulin à paroles*, et il a provoqué en moi un véritable choc.

**Brigitte Haentjens** — C'est un texte qui m'a beaucoup marquée moi aussi, d'autant plus que je l'ai lu en 1977, alors que je travaillais, à Ottawa, sur un spectacle autour du règlement 17, soit ce règlement du ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1912, interdisait l'usage du français dans les écoles publiques. *Le Canadien français et son double* est un livre fondamental dans sa façon d'analyser les causes d'aliénation et de colonisation, de dépossession des Canadiens français depuis la Conquête et la Confédération.

**P.-L. P.** — Je vais avoir l'air de faire un drôle de détour, mais je me demande parfois si le véritable point de départ de *Nous?*, ce n'est pas *La nuit juste avant les forêts* de Koltès. C'est à la suite de ton interprétation de ce texte, Sébastien, que tu t'es jeté sur *Le portrait du colonisé* de Memmi, et que tu t'es mis à nous répéter du matin au soir que tu avais pris conscience de ton aliénation et qu'il fallait absolument faire quelque chose. (Rires.)

**B. H.** — Il faut dire que *La nuit juste avant les forêts* est en effet un texte plein de révolte, qui réveille la colère, et qui révèle aussi quelque chose de fondamental, l'isolement et la dépossession des individus dont la collectivité est détruite, en particulier par le capitalisme

sauvage. Bien sûr, cela dépasse largement la question du Québec, puisque Koltès traite plus globalement de l'époque, du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. Ça ne m'étonne pas du tout qu'après avoir joué dans ce spectacle-là, ça ce soit mis à bouillonner très fort en toi.

**P.-L. P.** — Quand je repense à ce *show*-là, j'ai toujours à l'esprit la réaction du père de Sébastien. Il affirmait que c'était très culpabilisant comme spectacle.

**B. H.** — Alors qu'on peut se dire aussi que ce texte de Koltès est, au contraire, très libérateur.

**S. R.** — Tu disais aussi, Brigitte, lorsqu'on s'en est parlé, que c'était une parole « responsabilisante », c'est même ce mot qui m'a semblé très révélateur. Qu'un Québécois éprouve une culpabilité en assistant à ce monologue, cela t'étonnait. Moi aussi, sa réaction m'a beaucoup frappé et, d'une certaine façon, éclairé sur notre condition. Je me disais : c'est quand même incroyable, les Québécois qui regardent ce spectacle s'identifient, au fond, beaucoup plus au personnage sur la scène qu'au spectateur dans la salle, à qui, justement, Koltès s'adresse, c'est-à-dire ce spectateur responsable, oui, français, ou appartenant à une communauté politique aux assises réelles, capable justement d'agir, le public du théâtre étant la communauté politique en puissance. La culpabilité de mon père est celle des Québécois, pressés de se comporter comme les citoyens d'une entité politique aux fondements véritables, instamment invités à faire face à *leurs responsabilités* et toujours incapables d'y arriver. Ce regard de nous-mêmes sur nous-mêmes, regard accusateur et culpabilisant, méprisant, qui est le fond de tous les discours au Québec, c'est d'ailleurs, très grossièrement résumé, le cœur de l'ouvrage de Jean Bouthillette. La force de *La nuit*, ici comme ailleurs, c'est sa puissance révolutionnaire. C'est, en effet, très libérateur.

**B. H.** — Oui, Koltès a vraiment cette capacité d'agir sur les gens, de libérer la colère, de libérer la parole.

**S. R.** — Pour en revenir à Bouthillette, je crois que la force de son ouvrage tient au rappel des faits. Ce n'est pas une interprétation de la condition canadienne-française, mais bien le récit des causes et des

conséquences de cette condition. En ce sens, c'est un livre qui est très proche de celui d'Albert Memmi. La différence avec les Tunisiens du *Portait du colonisé*, c'est que pour le Canadien français, et dans une plus large acceptation le Québécois, l'aliénation est voilée.

**B. H.** — C'est pourquoi le livre est troublant, d'autant plus qu'il va, aujourd'hui, à l'encontre de tout ce qu'on peut dire et penser de la situation québécoise. Pourtant, il est encore et toujours d'une terrible actualité. C'est peut-être pourquoi on préfère l'oublier.

**P.-L. P.** — C'est donc cette alliance de Koltès et de Bouthillette qui nous a amenés à remettre en question la démocratie au Québec, qui nous a poussés à fouiller, explorer ce qu'est, aujourd'hui, la démocratie, et donc la prise de parole, et donc la communauté, le peuple. Mais j'aimerais ajouter que ce qui nous a aussi aiguillonnés vers cette question de la démocratie, c'est l'expérience de la vigile qui, peu à peu, s'est retrouvée noyauté par ceux que j'appelle les exaltés du tricorné, soit des nationaux fanatiques qui, au lieu de prendre la parole, se contentaient de ressasser les mêmes vieilles idées reçues. Or, les participants qui nous révélaient quelque chose de nouveau et qui nous aidaient, grâce à leur propos, à réfléchir étaient souvent ceux qui osaient aborder la question nationale de façon transversale. En parlant, par exemple, de la Constitution, qui n'est en rien un bout de papier sans intérêt, mais bien le cadre précis dans lequel une démocratie, et donc la prise de parole, se déploient. Plus nous avançons, plus notre intuition que la prémisse du politique demeure la libération de la parole s'est affinée. Nous en sommes ainsi venus à la conclusion que la parole n'était pas, aujourd'hui, au Québec, nécessairement plus libre qu'à l'époque où Bouthillette rédigeait son bouquin. Et on s'est mis à se demander comment permettre à la parole, ne serait-ce que dans un lieu et un moment marginal, de se déployer un petit peu.

**S. R.** — L'inconscience de l'aliénation, un mot tabou pour les parvenus que nous sommes, empêche peut-être cette libération de la parole. En remettant radicalement en question le nous, ce lieu commun, nous faisons le pari que les cœurs s'ouvriraient.

**B. H.** — Il y a Pierre Vadeboncoeur qui a également beaucoup innervé notre réflexion.

**S. R.** — Vadeboncœur nous a beaucoup aidés. C'est Jean-Martin Johannis qui a exhumé, pour *Le Moulin à paroles, La troisième Amérique*, un texte magnifique dans lequel Vadeboncœur démontre bien que la liberté n'est pas devant nous, mais déjà là, qu'elle est l'identité réelle du Québec, son signe distinctif, une altérité radicale dans l'espace américain, mais difficilement perçue comme telle puisqu'enclavée dans le Canada. Malgré cet enclavement, explique-t-il, à certains moments de son histoire, le Québec a surpris par son irréductible caractère distinct, durant la Révolution tranquille, par exemple. Sans doute est-ce ce qui se passe en ce moment même au Québec, cette crise sociale initiée par les étudiants et qui intrigue par sa force et sa différence. Pour moi qui suis souverainiste, c'est un changement de paradigme total ! Moi qui avais toujours vu la liberté comme un but à atteindre, voici que quelqu'un avance qu'elle est, en fait, déjà là ! Ce qui fait défaut, bien entendu, c'est l'espace légal, constitutionnel, pour lui permettre de se déployer en toute connaissance de cause. Ça créé une ouverture immense dans nos réflexions. Le moment charnière pour moi, c'est le passage entre « que signifie la démocratie au Québec, trente ans après le rapatriement de la Constitution ? » et « comment rendre visible, opérante la liberté qui nous caractérise ? La révéler ? » question qui est au cœur du texte fondateur de *Nous* ?

**B. H.** — C'est que nous sommes, à ce moment-là, passés du politique à la métaphysique. La notion de liberté qui nous caractérise, c'est du domaine de la métaphysique, c'est du domaine de ce qui nous échappe.

**Liberté** — L'autre aspect riche de cet événement, c'est le nombre des intervenants, ou plutôt l'enchaînement de toutes ces paroles dans la salle, au-delà du fait que l'on pouvait trouver un tel ennuyeux ou une telle enivrante, c'est l'enchaînement, le flot qui transportait. J'étais bien content, quelques semaines plus tard, de pouvoir réentendre sur YouTube ceux qui m'avaient marqué, ou d'entendre enfin ceux que j'avais pu rater, mais ce qui manquait, en écoutant les captations, c'est le lien qui unissait ces paroles-là.

**B. H.** — Ce lien-là était la grande force de l'événement. Ça été un projet collectif dans le sens fort du mot, avec ce que ça comporte de beau, de difficile et de périlleux, et aussi avec un équipage improbable, parce qu'à la base nous cherchions une certaine hétérogénéité. Nous

ne voulions pas que des textes d'artistes, ou d'universitaires, ou de gens du milieu communautaire. L'idée, ce n'était pas de colliger les différents éléments d'une thèse, mais au contraire d'entrer, peut-être pas dans le chaos, mais certainement dans l'intuition.

**S. R.** — Ce qu'on voulait aussi, c'était avoir des gens dont on n'entend pas ou peu la parole dans les médias traditionnels. Il y avait bien sûr un certain nombre d'orateurs connus, comme Bernard Émond ou Dominic Champagne, mais la plupart des gens qui ont participé à *Nous ?* n'étaient vraiment pas des têtes d'affiche. La seule chose que je regrette un peu, c'est que, pour des questions pratiques et de budget, nous n'avons pas pu inviter des gens de l'extérieur de Montréal. Il aurait été souhaitable aussi d'avoir le point de vue de gens extérieurs à ces milieux plus généralement intellectuels, des gens d'autres pratiques, des agriculteurs, des cols bleus, etc. Cette absence a été d'une certaine manière comblée par la prise de parole imprévue de Benjamin Huppé, le « citoyen anonyme » comme on l'a spontanément appelé.

**B. H.** — Après coup, une chose que j'aurais bien aimé que l'on fasse, c'est laisser un espace à des interventions volontaires, spontanées. On avait pensé, un moment, laisser à la fin de chaque bloc un temps libre, où les gens de la salle auraient pu monter sur scène pour prendre la parole.

**P.-L. P.** — Mais en même temps, je me suis toujours pour ma part méfié du phénomène « ligne ouverte ». La pensée, la réflexion, ce n'est pas spontané. Ça demande un effort, un travail, du temps. Les prises de parole que nous avons entendues ce jour-là étaient fortes parce que les gens avaient pris la peine d'écrire, donc de travailler, de nourrir leur propos.

**B. H.** — Oui, d'ailleurs, je me demande si l'on n'aurait pas dû insister encore plus pour que les auteurs eux-mêmes viennent livrer leurs textes. La grande majorité l'a fait, et c'est tant mieux, car à tout coup, malgré des maladresses parfois, le résultat était plus heureux que lorsque des comédiens lisaient le texte de quelqu'un d'autre.

**Liberté** — C'est d'ailleurs ce qui était fascinant : cette multitude de tons, de timbres de voix, de rythmes de paroles, mais aussi de corps,

de postures, de présences sur scène, qui n'étaient en rien professionnels, ou même policés. Il y avait un côté brut de la présence, pas du tout léché, qui donnait à l'ensemble quelque chose de très euphorique, de très réel aussi. On n'était pas là en face d'un spectacle. Il y avait nécessairement un aspect spectaculaire dans tout ça, mais on n'assistait pas à quelque chose de formaté, de médiatisé.

**B. H.** — Oui, avec un acteur, on se trouve dans le métier, le savoir-faire. Ce n'est pas que ce n'est pas bien, mais c'est autre chose.

**P.-L. P.** — Ce que j'ai trouvé émouvant, dans ce principe du « lecteur-auteur », c'est qu'il amenait quelque chose de l'ordre de la promesse, du serment. Les gens qui étaient sur scène, implicitement, nous disaient : « Je vous donne ma parole ». Ce n'est pas la même chose que : « Je vous livre la parole de tel auteur ». « Je vous donne la mienne » est un engagement plus fragile, qui peut, aussi, être plus maladroit, mais qui est plus complet, plus total, peut-être.

**S. R.** — Et on retrouve là-dedans le véritable engagement démocratique qui, au commencement, demande en quelque sorte une dévotion « corps et âme ». Et je trouve que ça faisait du bien de voir ça, de voir les visages, de voir les corps des auteurs. Ce n'était pas la parole des blogues et des réseaux sociaux, où les gens sont seuls chez eux, cachés derrière un pseudonyme et leur écran d'ordinateur. Tout ce qu'on avait demandé aux participants, en guise de présentation, c'était de dire leur nom. Ça semble idiot, mais sur la place publique, quelqu'un qui se montre, qui dit son nom et qui, ensuite, prend la parole, on n'a plus tellement l'occasion de voir ça.

**B. H.** — En plus, cette parole camouflée, sournoise, moi, me fait peur. Depuis que les vidéos des intervenants sont sur YouTube, il m'arrive d'aller lire les commentaires que les internautes y laissent. Dans certains cas, la violence, la haine que permet l'anonymat sont absolument terrifiantes. Oui, c'était la beauté de l'événement. Une chose aussi simple que celle-là était, dans le contexte actuel, inouïe, et tout à fait à l'encontre du glamour qu'exige le show-business, le spectacle.

**Liberté** — C'est peut-être ce qui explique l'extraordinaire qualité d'écoute du public ce jour-là.

**S. R.** — C'est ce qui nous avait aussi étonnés pendant *Le Moulin à paroles*, le fait que les gens étaient prêts à écouter, et pendant des heures, des textes aussi exigeants que ceux de Vadeboncoeur, Aquin, Bouthillette, Papineau, etc. Cela remettait complètement en question le papotage, le verbiage, l'*easy listening* que les directions des radios ou des télévisions nous imposent en déclarant que le monde n'aime pas ça, les affaires compliquées, et que ce qu'il veut, c'est être diverti.

**Liberté** — Ce qui aidait, je crois, c'est que la salle n'était pas plongée dans le noir. La frontière entre la scène et le public était ainsi plus floue. Il n'y avait pas tout à fait, comme au théâtre, la lumière d'un côté et la pénombre de l'autre. L'artiste, la vedette, la star d'un côté et le public de l'autre. Beaucoup de petits détails comme celui-là venaient brouiller le contexte dans lequel on se trouvait.

**B. H.** — C'est drôle, parce que beaucoup de ces « petits détails » étaient le fruit du hasard. Éclairer un peu la salle, c'était parce que le tout durait douze heures et qu'on savait bien que les gens allaient circuler. Il n'y a pas eu de longues heures de réflexion avec des concepteurs, pas de répétition non plus, et c'est sans doute cet aspect pas du tout policé qui donnait un surplus de vitalité à l'ensemble de l'événement. Ce qui comptait, de toute façon, ce n'était pas l'éclairage ou le décor ou je ne sais quoi d'autre. C'était la parole. Et la parole, elle vit. C'était cette vie-là qui éclatait, qui se répandait ce jour-là. On semble l'oublier, parce qu'on est toujours dans une logique de communication, de message à faire passer, mais la parole, c'est fertile. C'est comme une terre riche, une terre grasse qui a même, en quelque sorte, son odeur.

**P.-L. P.** — Et c'est pourquoi cet événement n'était pas aride ou même austère, comme on pourrait le croire en résumant la chose sur papier : soixante-dix-neuf personnes vont se succéder à un micro pour livrer un texte de leur cru sur l'état de la démocratie... Ça peut sembler rébarbatif dit comme ça, mais il y avait une charge presque érotique dans tout ça.

**Liberté** — Le choc, la charge érotique comme tu dis, venait peut-être aussi du fait que ce type de parole, on pourrait dire une parole « nue », pas policée, pas médiatisée, on y est de moins en moins confrontés

dans l'espace public. Ce qui nous parvient par la télé, la radio, et même les réseaux sociaux, ce n'est plus tout à fait de la parole. Le filtre a pour ainsi dire changé quelque chose.

**B. H.** — Il est clair que le simple fait de se réunir, de se retrouver ainsi au milieu des autres, de les voir écouter, réagir, aller et venir, se murmurer des commentaires, changeait complètement notre rapport à ce qui se disait là. Ce qui était très étrange, pour nous, les organisateurs, c'est que nous connaissions la plupart des textes. Nous les avons lus, commentés, placés dans un ordre, et pourtant, à la fin de la journée, notre appréciation d'un bon nombre d'entre eux a été complètement chamboulée. Certains des textes que nous avons adorés à la lecture n'avaient pas la résonance anticipée, alors que d'autres, au contraire, que nous trouvions un peu plus faibles, se sont révélés époustouffants à l'écoute. Et c'est aussi dû au fait que tous ceux qui ont pris la parole véhiculaient un peu plus que simplement leur texte. Ils livraient à la salle quelque chose de leur âme, de leur inconscient, même. On pourrait dire qu'ils nous offraient ainsi leur humanité. Ce qui créait une communauté autre que la communauté textuelle, que la communauté des idées. Et c'est ce qu'il y avait de plus troublant, et de plus beau, parce que ce type de communauté, on n'a aucun contrôle là-dessus.